

activités intellectuelles et littéraires avec l'*otium*. Pline considère que l'endroit approprié pour ses *studia*, qui comportent la mise au point et la publication de discours et de travaux littéraires ainsi que l'écriture de lettres, est son domaine de campagne et, en particulier, sa villa, décrite dans la lettre 2, 17. Chez Pline comme chez Cicéron, mais contrairement à Sénèque, l'*otium* est associé à un endroit concret. Un autre critère central pour ses activités de loisir est l'autodétermination, car il choisit lui-même à quelles activités il consacre son temps libre et son loisir, contrairement à ce qui se passe dans le domaine professionnel, où les obligations sont imposées. Une des manifestations de ce nouveau mode de vie élitiste est précisément l'écriture de lettres. Pline compte la capacité d'écrire des lettres parmi les caractéristiques de sa classe sociale. Cette thèse est renforcée par la fonction des correspondants, qui assurent la légitimité du mode de vie aristocratique tel qu'il est présenté. Contrairement à Sénèque, Pline n'adresse pas ses lettres à une seule personne, mais à un ensemble de contemporains qui se consacrent aux mêmes activités que lui. Ils s'occupent de littérature, de façon active ou passive, et demandent à Pline d'écrire des lettres plus longues sur des thèmes précis, comme l'éruption du Vésuve. De cette façon, Pline produit l'image d'être un membre de tout un groupe d'aristocrates qui ont les mêmes intérêts que lui et cultivent un mode de vie semblable au sien. Contrairement aux lettres de Cicéron et de Sénèque, les missives de Pline ont clairement un caractère dialogué plus faible. En conclusion, les ressemblances structurelles entre la lettre et l'*otium* se retrouvent dans les trois *corpora* épistolaires étudiés, mais avec des différences. Les *Epistulae* de Cicéron entretiennent un lien étroit avec la conversation personnelle, qu'elles remplacent, et montrent que la lettre peut assumer différentes formes d'échange. Le dialogue entre deux amis peut être une activité de loisir, qui peut très bien se concrétiser dans une conversation épistolaire. Chez Sénèque et Pline, les propriétés de la lettre sont intégrées dans un programme littéraire d'ensemble. De cette façon, la lettre présente non seulement une manière de vivre déterminée dans la sphère référentielle, mais devient aussi un canal à travers lequel les activités centrales de celui qui écrit la lettre sont présentées de façon pratique. En d'autres termes, la proximité de la lettre avec l'*otium* est présente de deux façons : une lettre peut informer un ami ou d'autres correspondants d'activités et d'expériences de loisir, mais elle peut aussi être utilisée comme moyen pour réaliser des activités de loisir comme des exercices philosophiques ou des pratiques littéraires. La présence de mots grecs dans la correspondance de Cicéron est évoquée p. 89, n. 10 [voir O. Elder & A. Mullen, *The Language of Roman Letters. Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*, Cambridge, 2019, p. 111-174]. Cet aspect fort intéressant, dont parle Iulius Victor (27 : *Graece aliquid addere litteris suaue est...*), ne semble toutefois pas avoir été exploité (pour Pline le Jeune, voir Elder & Mullen, *op. cit.*, p. 71-74).  
Bibliographie et index. Bruno ROCHETTE

Yelena BARAZ, *Reading Roman Pride*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol., 325 p. (EMOTIONS OF THE PAST). Prix : 47,99 £. ISBN 978-0-19753-159-4.

Alors que l'orgueil est mentionné dans tous les textes latins antiques, ce sentiment n'avait pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive car, selon Yelena Baraz, comme pour beaucoup d'autres émotions, les lecteurs contemporains partent du principe que

l'orgueil pour les Anciens avait la même signification que celle qu'il a aujourd'hui. Ainsi, selon l'acceptation actuelle du terme, l'orgueil peut avoir deux portées qui sont proches mais qui diffèrent selon le regard que la société porte sur la personne qui expérimente ce sentiment : ce regard peut être positif, lorsque l'on entend par orgueil « un sentiment noble inspiré par une juste confiance, l'estime légitime de soi ou des autres » mais il peut être négatif quand la personne qui ressent cette émotion le fait à tort, c'est-à-dire lorsqu'elle éprouve un amour excessif d'elle-même et qu'elle se juge *de facto* supérieure aux autres. Pourtant, quand on parcourt la littérature romaine antique, on peut assez vite se rendre compte que l'acceptation positive de l'orgueil ne semblait pas exister pour les Anciens : ceux-ci n'y voyaient qu'un état d'esprit profondément négatif et décrié, dont l'illustration la plus célèbre réside dans la personnalité du second Tarquin, dit « le Superbe ». En ce sens, l'orgueil n'est en principe pas un sentiment que l'on s'auto-attribuait dans la Rome antique : souvent, il s'agissait en effet d'un jugement porté par quelqu'un d'autre. Comme le souligne l'auteure, c'est bien normal puisqu'aucun Romain, ni aucune Romaine, ne se décrira comme orgueilleux ou orgueilleuse : il s'agirait en effet là d'un aveu de culpabilité, une façon de reconnaître qu'il ou elle n'est pas à la place qu'il ou elle devrait occuper dans la société. Dans cette monographie, Y. Baraz a décidé de brasser l'ensemble de la littérature latine répertoriée dans le *Thesaurus Linguae Latinae* – exception faite des traités philosophiques, ayant par ailleurs déjà fait l'objet d'une analyse poussée, et des textes chrétiens. La méthode que l'auteure a employée est inspirée de celle de Robert A. Kaster : outre une étude étymologique des termes latins désignant l'orgueil (*superbia*, *fastus*, *arrogantia* et *insolentia*), Y. Baraz s'est intéressée aux scénarios et récits (« scripts and narratives ») dans lesquels l'orgueil est mis en scène : elle analyse ainsi les types de situation où ce sentiment peut s'exprimer, ce qui le déclenche, quels sont les types de réaction qu'il engendre, s'il y a des différences selon les positions et statuts des personnes impliquées, mais également la manière dont l'orgueil est perçu selon qu'il soit attribué à des êtres humains ou à d'autres entités non animées, tels que des endroits ou des institutions. Sous la République, selon l'auteure, la compréhension de l'orgueil à la romaine est directement liée à la manière dont l'élite romaine a articulé son système politique profondément anti-monarchique. Ainsi, durant cette période, l'accusation d'orgueil est une sorte d'arme qu'utilisaient les aristocrates entre eux pour limiter tous les écarts vers lesquels certains individus pouvaient tendre, que ce soit d'un point de vue politique, social, familial et même amoureux (pensons à l'accusation d'orgueil que les élégiaques portaient contre leurs bien-aimées ou bien-aimés qui refusaient de leur accorder leurs faveurs). Sous l'Empire, cette vision négative de l'orgueil perdure très largement et reste ainsi une sorte de gourdin dont les auteurs menaçaient les mauvais empereurs en reprenant d'ailleurs les mêmes structures langagières et conceptuelles que celles utilisées durant la période républicaine à l'encontre des tribuns trop ambitieux. Cependant, et c'est sans doute par cet aspect que l'ouvrage d'Y. Baraz brille le plus, l'auteure a réussi à démontrer avec beaucoup de finesse qu'une autre (timide mais néanmoins présente) acceptation de l'orgueil a fait son apparition avec le changement de régime politique : avec Virgile comme précurseur, suivi d'Horace et Properce, l'orgueil peut être compris comme un sentiment neutre, voire même positif dans de rares cas. Comme pour l'orgueil perçu négativement, l'orgueil positif n'est jamais « auto-attribué » (« self-attributed »), mais attribué à quelqu'un d'autre, à une muse ou à un pays.

Néanmoins, comme Y. Baraz le souligne à plusieurs reprises, ces cas restent isolés et les auteurs chez qui l'on peut retrouver cette vision continuent, eux aussi, à utiliser le terme *superbia* pour désigner tout état d'esprit trahissant une fierté excessive et, par-là, condamnable. Pour l'auteure, la façon dont les Romains font usage des termes latins se rattachant au champ sémantique de l'orgueil est caractéristique de leur fonctionnement politique et culturel, ce qui explique qu'il ait pu y avoir une timide tentative de vouloir rendre ce sentiment neutre, voire positif. – L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, intitulée « Scripts and Words », l'auteure combine une analyse des scénarios où apparaît l'orgueil à une approche lexicale pour avoir une compréhension générale de ce sentiment. Le premier chapitre est ainsi consacré à une analyse terminologique, le deuxième à la manière dont naît l'orgueil, de ses effets et de ses conséquences sur la personne qui expérimente cette émotion, mais également sur les personnes qui l'entourent. Dans le troisième chapitre, l'auteure reprend une approche lexicale en étudiant les utilisations du terme *superbia* et de ses dérivés sous la République. Dans la deuxième partie intitulée « Scripts », Y. Baraz s'attèle à analyser deux cas inextricablement liés à l'orgueil, à savoir la royauté et la cité de Capoue (quatrième et cinquième chapitres). La troisième partie, aussi brillante que passionnante, traite du changement sémantique du terme *superbia* et de ses dérivés qui fait son apparition sous Auguste. L'auteur argue que *superbia* est le seul terme latin désignant l'orgueil qui pouvait avoir une connotation positive, de par son préfixe positif, *super*. Dans le sixième chapitre consacré à l'analyse du « pride unsettled » dans l'*Énéide*, l'auteure met en avant le fait que Virgile oppose systématiquement deux types d'orgueil, négatif et positif, qu'il attribue aussi bien aux vainqueurs qu'aux vaincus, invitant ainsi le lecteur à prendre parti, sous-entendant ainsi qu'il existe bien une forme d'orgueil positif. Le septième chapitre est consacré aux transformations sémantiques de l'orgueil dans la poésie augustéenne (Horace, Properce et Ovide, principalement) : si l'orgueil négatif est toujours largement présent chez ces auteurs, ils se permettent dans quelques rares passages d'évoquer une forme de fierté positive, et ce, grâce à Virgile. Y. Baraz y met notamment en avant le fait que les cas où l'orgueil est perçu positivement sont souvent rattachés à un vocabulaire relevant du triomphe militaire. Dans le huitième et dernier chapitre, l'auteure examine les cas de « positive pride » dans la littérature post-augustéenne (majoritairement flavienne). Là encore, elle souligne que cette présence est mineure, intermittente et fragmentée. En guise de conclusion, Y. Baraz analyse la manière dont Sénèque le Philosophe a fait de l'orgueil une vertu stoïcienne. Elle termine son ouvrage par l'étude d'un texte chrétien, à savoir une lettre de Paulin de Nole où il est question d'une image paradoxale de l'orgueil « saint » (« holy ») et où l'humilité devient une vertu, prouvant ainsi que le concept de l'orgueil va être appelé à évoluer à nouveau, des suites du changement de religion. – L'ouvrage est doté de trois index : un premier relevant les passages des textes anciens cités, un deuxième des termes latins et grecs utilisés dans l'ouvrage et enfin un index plus général. Y. Baraz fait preuve d'une analyse extrêmement fine des extraits qu'elle a choisis, qu'elle présente en latin et qu'elle a assortis d'une traduction anglaise personnelle. Si quelques petits défauts formels peuvent être soulignés (notamment les nombreuses répétitions de la thèse défendue et du plan adopté au début et à la fin de chaque partie et de chaque chapitre), l'ouvrage n'en reste pas moins passionnant : Y. Baraz a permis d'ajouter une pierre à l'édifice des études consacrées aux émotions

des Anciens, tout en prouvant que l'enjeu n'était pas seulement de mieux comprendre leurs schémas psychologiques, mais également les imbrications de ce sentiment dans la vie politique romaine.

Héloïse MALISSE

Hedvig VON EHRENHEIM & Marina PRUSAC-LINDHAGEN (Eds.), *Reading Roman emotions. Visual and Textual Interpretations*. Stockholm, Svenska Institutet i Rom, 2020. 1 vol., VII-193 p. (SKRIFTER UTGIVNA AV SVENSKA INSTITUTET I ROM 4, 64). Prix : 88 \$. ISBN 978-9-170-42186-0.

Ces dernières années ont vu paraître de nombreux ouvrages sur l'histoire des émotions : citons à titre d'exemple *The history of emotions* de R. Boddice (Manchester, Manchester University Press) ou encore *What is the history of emotions?* De B. H. Rosenwein et R. Cristiani (Cambridge, Polity), tous deux publiés en 2018. Depuis 2020, *Reading Roman emotions* complète et enrichit la bibliothèque de ce domaine de recherche en pleine expansion. Fruit d'un workshop à l'Institut suédois de Rome en avril 2014, le volume rassemble des contributions variées, centrées sur la lecture des émotions dans les cultures visuelle et littéraire de la Rome antique. L'introduction souligne les enjeux d'une étude contextuelle et nuancée des émotions dans l'art et le matériel archéologique que l'Antiquité romaine nous a laissés, et insiste sur la nécessité de faire dialoguer sources littéraires et matérielles. Une fois établies les lignes directrices de l'ouvrage, qui ambitionne avant tout d'offrir une « collection d'exemples qui démontrent une variété d'approches à l'étude des émotions romaines » (« a collection of examples that demonstrate a variety of approaches to the study of Roman emotions », p. 16), s'ensuit un premier chapitre contextualisant. S. Matt y propose un aperçu de grands débats qui ont animé – ou animent encore – l'étude des émotions du passé ; elle présente ainsi les questions théoriques et méthodologiques au cœur de la vaste discipline qu'est l'histoire des émotions. C'est dans ce sillage que les chapitres suivants développent l'histoire des émotions à Rome selon différents angles. La représentation des émotions, à travers l'analyse de textes dramatiques et oratoires romains, constitue l'objet d'étude du deuxième chapitre. Les émotions étaient bien souvent au centre de l'action dramatique ou du discours oratoire. Sur la base de leurs descriptions et commentaires, G. Manuwald analyse la manière dont les émotions étaient identifiées, reconnues et perçues à Rome, et pose des questions fondamentales comme celle de l'authenticité de l'émotion représentée. Dans le troisième chapitre, J. Rasmus Brandt invite le lecteur à étudier les émotions du passé en explorant des tombes étrusques aux fresques variées. Les scènes représentées reflètent les rites funéraires de cette civilisation. Elles dépeignent plus précisément un moment de suspension, situé « après la mort du défunt, mais avant son enterrement » (« between the phase of separation (the moment of death) and the phase of reintegration (after the interment of the deceased) », p. 42), évoquant ou suscitant des émotions allant de la douleur à la joie, en passant par la crainte ou encore l'amusement : la « phase liminale » du rite funéraire, pour reprendre les termes empruntés par J. Rasmus Brandt à A. van Gennep. L'humour et son rôle au sein des hautes sphères de la société romaine sont étudiés par H. von Ehrenheim dans le chapitre suivant. Tout en s'appuyant sur des sources littéraires antiques offrant une idée de la conception de l'humour à cette époque,